

# SERMON V

## LA MALADIE

I<sup>er</sup> sermon sur Ps. CXVI, 1—4.

J'aime l'Éternel, car il a écouté ma voix suppliante; puisqu'il a prêté l'oreille à mes prières, je l'invoquerai tous les jours de ma vie. Les liens de la mort m'avaient environné; les horreurs du sépulcre m'avaient saisi; j'avais trouvé la douleur et l'angoisse, mais j'ai invoqué le nom de l'Éternel.

Mes frères, les paroles que vous venez d'entendre nous offrent trois objets à considérer, 1<sup>o</sup> la peinture fidèle d'une maladie dangereuse : *les liens de la mort m'avaient environné*; 2<sup>o</sup> la ressource qui reste à l'homme dans cette extrémité : *j'ai invoqué le nom de l'Éternel, il a prêté l'oreille à mes prières*; 3<sup>o</sup> le devoir de celui que Dieu délivre, et qu'il arrache à la mort : *j'aime l'Éternel, je l'invoquerai tous les jours de ma vie*. Bornons-nous aujourd'hui à développer deux de ces idées, l'état de l'homme dans la maladie, et la ressource qui lui reste. Les réflexions qu'elles feront naître nous conviendront à tous, ou parce que nous avons été en péril, ou parce que nous pouvons nous y trouver et plus tôt que nous ne pensons. Que ceux qui ont senti les angoisses qu'excitent en nous la douleur et la maladie, viennent examiner s'ils ont profité de cette épreuve. Que

ceux qui n'ont pas encore été appelés à la soutenir viennent y préparer leur âme. Les uns et les autres recueillons pieusement, serrons dans notre cœur les instructions que notre texte va nous présenter et que la grâce du Seigneur les accompagne, les fasse servir à notre salut. Amen.

1° Qu'il y a de différence, mes frères, entre les idées que l'on se fait de la maladie et de la mort durant la santé, et celles que l'on s'en fait lorsqu'on se voit dans un lit, voisin du tombeau ! Je ne vous dirai pas qu'il est une multitude de biens que nous ne savons point apprécier pendant que nous en jouissons, comme l'air, le mouvement, la lumière, et dont la privation devient à la longue un supplice ; je ne vous parlerai que des maux proprement dits. Ils sont, hélas ! en assez grand nombre, ils sont assez variés, assez cruels, ces maux auxquels l'humanité nous expose. Que devenons-nous en effet, quand la douleur attaque notre frêle machine et fait de toutes nos facultés des instruments de souffrance ? C'est alors que les heures paraissent des journées, et les instants des heures. Tantôt une fièvre brûlante porte l'angoisse dans tous nos membres ; tantôt elle nous jette dans un délire pénible, et nous environne de fantômes effrayants qui semblent se jouer de notre existence. Semblable à un champ qui n'est point enclos et que les hommes et les animaux ravagent, l'âme est en proie à toutes les impressions de la douleur. La source des misères humaines est ouverte sur nous, et nous ne savons quand elle cessera de couler ; rien ne nous est assuré que la faculté de souffrir ; la raison s'obscurcit et s'égare, ou si elle jette encore quelque lueur, c'est à sa triste clarté que nous apercevons la décadence de notre être et que nous pleurons sur les

débris de nous-mêmes. Ah ! c'est dans une telle situation que l'on sent la vérité de cette énergique expression de mon texte : *Les liens de la mort m'avaient environné*. Représentez-vous, mes frères, un lion fougueux qui, parcourant les forêts en liberté, se trouve tout à coup enveloppé dans les filets du chasseur : il frémit, il se débat, il s'agite jusqu'à ce qu'enfin lassé de ses inutiles efforts, il tombe dans la stupeur et le découragement. Comme le chasseur, la mort tend ses filets de tous côtés ; le pêcheur y tombe au milieu de ses désordres ; le jeune homme au milieu de sa course, l'enfant à l'entrée du chemin de la vie ; le vieillard qui ne croyait pas en avoir encore atteint le terme. Elle les surprend tous ; elle les couche tous sur un lit de maladie : alors un frisson secret se glisse dans les veines ; on se demande dans la détresse de son cœur : ces douleurs que je ressens, ce froid qui me saisit, ou cette ardeur qui me brûle, sont-ce là les approches de la mort ? On interroge les regards de ceux dont on est environné ; on y lit cette terrible sentence : *Il faut mourir*. Ainsi l'idée de la mort, comme un spectre hideux, vient se placer devant les yeux du malade ; et que d'images lugubres cette seule idée lui présente !

*Il faut mourir*, c'est-à-dire le moment approche où l'âme soutiendra ses derniers combats, où elle achèvera de rompre les liens qui l'unissaient au corps, où ce corps d'argile rentrant dans le sein de la terre, livré à la corruption, foulé aux pieds, sera détruit, consumé. Accoutumés comme nous le sommes à vivre avec un corps, avec des sens, à jouir de tout par leur ministère, qu'il en coûte de se détacher de cette dépouille trop aimée ! Comme à l'idée d'un changement si grand, et de l'agonie qui doit le produire, notre âme s'étonne et s'émeut !

*Il faut mourir*, c'est-à-dire il faut paraître devant son juge et lui rendre compte; il est temps de ne plus s'occuper que de ces deux réflexions : qu'ai-je fait? et que deviendrai-je? c'est-à-dire encore, la conscience va se réveiller, les livres vont s'ouvrir, les péchés qu'on a commis et oubliés se retraceront en foule dans la mémoire et seront manifestés aux yeux de l'univers. A l'idée de cette scène terrible, le pécheur mourant ne pâlera-t-il pas d'effroi, et le plus juste des hommes ne redoutera-t-il pas encore les regards pénétrants du Dieu de sainteté?

*Il faut mourir*, c'est-à-dire dans le temps où l'âme devrait être uniquement frappée des grands objets de la foi, il faut entendre les soupirs déchirants de ceux qu'on aime le plus; sentir ses douleurs se répéter dans leur âme; voir malgré eux sur leur visage leurs craintes et leurs alarmes; penser que le coup dont on sera frappé portera la désolation dans leur cœur; quelquefois, se peindre une tendre épouse couverte de vêtements lugubres, isolée sur la terre, coulant ses jours dans la tristesse et peut-être dans l'indigence; abandonner un enfant chéri qui peut-être n'a pas encore prononcé le nom de père, dont la faiblesse réclame les secours paternels, qui jeté au hasard dans le monde, au lieu de ces tendres soins qu'on se promettait de lui donner, ne trouvera peut-être, dans ce monde, qu'indifférence ou dédain, c'est-à-dire enfin, il faut se séparer des objets qui nous faisaient aimer la vie, et sans lesquels on n'imaginait pas que l'on pût exister. Oh! comme le cœur se brise à cette idée! Où est l'homme assez fort pour la soutenir? et c'est lorsqu'on est désarmé qu'il faut combattre; c'est lorsque l'âme se fond comme l'eau, qu'il faut être vainqueur de la nature.

Au milieu de toutes ces angoisses , quelle ressource reste-t-il à l'homme ? à qui aura-t-il recours ?

Religion sainte ! c'est là ton triomphe. Tu viens au secours des enfants d'Adam et tu fais éclater ta force dans leur faiblesse : *J'invoquai l'Éternel*, dit le roi-prophète , et *il a prêté l'oreille à mes prières.*

2° *J'invoquai l'Éternel.* Voilà, mes frères, le seul moyen de soutenir son âme dans la maladie et aux approches de la mort. Où chercher, où trouver ailleurs des secours suffisants ? Serait-ce dans les réflexions de la sagesse humaine ? Jugez-en , chrétiens , par les consolations que donnait jadis à son ami souffrant un des philosophes anciens les plus vantés. Après avoir passé en revue ce qui peut rendre un malade inquiet et chagrin : « Si c'est la pri-  
 » vation des plaisirs, lui disait-il, pensez qu'ils ne sont  
 » pas perdus, mais seulement différés, et que l'inter-  
 » ruption en réveille le goût : si c'est la crainte de la mort,  
 » armez-vous de cette pensée, que la mort est une néces-  
 » sité ; que le mépris de la mort est un remède à tous les  
 » maux de la vie ; que vous ne mourrez pas parce que  
 » vous êtes malade , mais parce que vous êtes mortel :  
 » si c'est la violence de la douleur qui vous abat, pensez  
 » qu'elle ne saurait être de longue durée ; qu'à force de  
 » s'accroître elle cesse ; que l'homme courageux doit s'é-  
 » lever au-dessus des douleurs du corps pour converser  
 » avec son esprit qui est la plus noble partie de lui-  
 » même ; que souvent la douleur serait légère si l'imagi-  
 » nation ne nous l'exagérât pas ; que pour la trouver sup-  
 » portable, il faut se persuader que ce n'est rien. »

Mes frères, que d'illusions, que de vide dans ces idées ! Comme leur vanité, leur néant semble insulter à la réalité de nos souffrances, et tel est cependant le dernier

effort de la philosophie naturelle pour consoler un malade abandonné à sa douleur.

Mais ne peut-il pas être soutenu par les soins empressés de ses amis, de ses parents, par le zèle de son médecin, par les promesses de guérison dont ils le flattent d'ordinaire? De tels soins peuvent le soulager, mais non pas lui suffire; ils peuvent le tranquilliser pour quelques instants, mais non pas arracher de son cœur la crainte de la mort et de ses suites; souvent même il souffrirait moins s'il souffrait seul; et lorsqu'il sent l'inutilité des remèdes, lorsque tout lui annonce l'impuissance de l'art humain, que lui restera-t-il qu'à répéter tristement ces paroles de l'Écriture : *Malheur à celui qui se confie en l'homme et qui de la chair fait son bras* <sup>1</sup>.

Mais s'il a réussi durant sa vie à se persuader que la mort est la fin de tout, ne trouvera-t-il pas du moins quelque tranquillité dans cette idée?

Dites plutôt que la nécessité de se voir, malgré tous ses efforts, arraché pour jamais à tout ce qu'il aimait, doit lui paraître affreuse. Ce néant où il croit rentrer, ce naufrage universel et irréparable, qu'il ne saurait ni éviter ni retarder, quelle perspective pour un cœur tout terrestre! D'ailleurs ne croire rien, cela vous paraît-il si aisé, mes frères, surtout à la fin de la vie, surtout au moment d'en sortir? Est-il si aisé de ne rien croire lorsque le péril réveille la raison et la foi; lorsqu'il faut porter les yeux hors de ces nuages que les passions avaient élevés autour de l'âme? Ne doute-t-on pas alors avec bien plus d'agitation? et la nécessité de décider avec soi-même de ses propres sentiments n'est-elle pas plus pres-

<sup>1</sup> Jérémie xvii, 15.

sante, plus remplie d'angoisse? Si dans une telle situation un mourant paraît encore jouir de quelque calme, ah! ce ne peut être qu'une insensibilité stupide, ou bien l'hypocrisie du courage, une folle affectation de fermeté qui ne se soutient qu'autant qu'on écarte toute réflexion, et qui, quoiqu'elle en impose aux spectateurs inattentifs, ne fait qu'irriter le trouble intérieur qu'elle dérobe à notre vue.

Non, non; point de consolation pour le malade, s'il ne cherche pas de tout son cœur *celui qui a fait la plaie, qui peut la guérir*<sup>1</sup>, et entre les mains duquel *il doit remettre son âme*<sup>2</sup>, ce bon Sauveur qui est le chemin, la vérité, la vie; qui peut compatir à nos infirmités et qui nous a ouvert l'accès au trône de grâce, qui a mis en évidence la vie et l'immortalité par l'Évangile<sup>3</sup>. Lui seul peut élever notre faiblesse au-dessus de ce qui paraît possible à la nature humaine. Et comment pouvons-nous obtenir son divin secours? c'est en nous confiant en ses promesses. C'est en revenant à lui par un sincère aveu, par un prompt repentir de nos péchés, par un recours ardent à sa miséricorde, pour l'amour de Jésus-Christ; c'est en nous efforçant d'entrer dans ses vues et de profiter de l'avertissement qu'il nous donne. C'est en lui demandant par-dessus tout, non pas la vie, la santé, mais la grâce de soutenir l'épreuve en chrétien, de nous sanctifier dans l'épreuve. Tout cela est renfermé dans ces paroles du psalmiste : *J'invoquai l'Éternel*. On pourrait comparer l'homme qui souffre à l'enfant qui, sous les yeux de son père, et peut-être en s'éloignant de lui, tombe dans un grand péril. Aussitôt ses regards se tournent vers ce père dont il fuyait la présence, il implore sa grâce et son se-

<sup>1</sup> Job, v, 18. — <sup>2</sup> 1 Pierre, iv, 19. — <sup>3</sup> Jean, xiv, 6; Hébr. iv, 13, 16; 2 Tim. i, 10.

cours. « *Mon père!* » s'écrie-t-il. Il ne lui indique pas les moyens de le secourir; c'est assez qu'il l'appelle, il peut s'en remettre à sa tendresse; le cœur d'un père n'a besoin que d'être averti. C'est avec cette même confiance, avec cet entier abandon que dans sa détresse le chrétien doit invoquer l'Éternel. Seigneur, doit-il lui dire, *celui que tu aimes*, car tes miséricordes m'enhardissent à tenir ce langage : *celui que tu aimes est malade*<sup>1</sup>. « O toi qui fais » servir à notre avantage les maux mêmes auxquels nous » sommes assujétis, dans cet état où tu m'as placé, » fais-moi la grâce de te reconnaître toujours pour » mon bienfaiteur et pour mon Dieu; fais-moi la » grâce de joindre tes consolations à mes souffrances, » afin que je souffre comme ton enfant. Que mes » douleurs qui ne peuvent plus être un châtiment » puisque Jésus a satisfait pour moi à ta justice, que mes » douleurs servent à me purifier! Je ne te demande ni » la vie ni la mort, mais que tu disposes de moi pour ta » gloire et pour mon salut. Tu sais ce qui m'est le plus » avantageux; tu es le souverain maître. Conforme seulement ma volonté à la tienne. Que dans une soumission humble et parfaite, dans une douce confiance, je » me prépare à recevoir les ordres de mon Dieu! » Mes frères, dès que nous nous soumettons ainsi avec foi, avec une pleine confiance aux promesses de l'Évangile, Dieu, content de ce sacrifice, incline vers nous son oreille, et nous aide à porter nos douleurs : sa force devient la nôtre, et par un effet merveilleux de la prière, l'homme, cet être faible et fragile, s'associe, s'unit à l'Être suprême; il partage les sentiments et la puissance du Dieu qui règne

<sup>1</sup> Jean, xi, 3.

dans les cieux. Il ne m'appartient pas, Seigneur, de sonder ici les mystères et les opérations miséricordieuses de ta grâce; tout ce que je peux dire, c'est que *le ciel et la terre passeront et que ta parole ne passera point*<sup>1</sup>. Tu as promis de soulager, de délivrer ceux qui t'invoqueront dans leur détresse, *et tu n'es pas homme pour mentir, ni fils de l'homme pour te repentir*<sup>2</sup>. Tout ce que je peux dire, c'est que l'on voit des chrétiens, dans les premiers moments d'une maladie qui paraît mortelle, étonnés, épouvantés de se trouver sur les bords de l'éternité, presque sur le point de succomber sous le poids de leur douleur. Ils crient à l'Éternel, ils répandent devant lui leur âme, ils lui demandent pardon, grâce et secours, ils lui demandent la patience et la résignation. Dieu leur fait entendre des paroles de vie et de salut; aussitôt un changement soudain s'opère en eux; leur cœur est calmé, leur voix se ranime, leurs regards deviennent sereins.

Tout ce que je peux dire, c'est qu'on a vu des fidèles, par la vivacité de leur foi et par l'ardeur de leurs prières, triompher du sentiment de la douleur, et jouir d'une paix profonde au milieu des maux dont ils étaient assaillis. On les a entendus déclarer que jamais ils n'avaient si bien senti l'efficace des promesses évangéliques, et que dans ce moment, plus que jamais, les infortunés qui refusent de chercher leur consolation dans les vérités de la foi, leur paraissent souverainement à plaindre. On les a entendus prier pour leur famille et pour leurs amis, les remettre avec une pleine confiance entre les mains du grand protecteur, puis, tranquilles sur leur sort, les consoler avec une touchante tendresse, exiger pour dernier office de

<sup>1</sup> Matth. xii, 35. — <sup>2</sup> Nombres, xxiii, 19.

leur amitié de les aider à s'élever au Dieu sauveur, de leur parler de lui quand la violence du mal les empêchait de prier eux-mêmes avec une ferveur soutenue. « J'ai » bien de la peine à suivre les discours qu'on m'adresse, » disait à ses amis, dans son lit de mort, un fidèle serviteur de Dieu ; mais, répétez-moi seulement le nom » de Jésus ; quand je le prononce ou quand on le nomme, » je me sens animé d'une force et d'une joie nouvelle. »

C'est ainsi qu'avec le secours du Tout-Puissant, le fidèle s'avance tranquillement vers le trépas. Son corps exténué dépérit d'une manière sensible ; son cœur se maintient dans l'heureuse paix que donnent la foi et l'espérance. Il voit la terre comme un lieu d'exil, le corps comme la prison de son âme, et la mort comme sa délivrance. Il en sent les approches, et la piété fait briller sur son front glacé, dans ses yeux éteints, un rayon de la béatitude céleste. Voilà comment meurt le chrétien lorsqu'il sait mettre à profit les ressources de la foi. Témoin de ce spectacle, l'incrédule s'étonne, admire, et quelquefois en reçoit un trait de lumière. Le croyant se réjouit et s'écrie : *Que ma fin soit semblable à la fin du fidèle* ! Dieu nous en fasse à tous la grâce, mes chers frères !

Ainsi soit-il.

<sup>1</sup> Nombres, XIII, 10.